Ami du Clergé du 28 septembre 1950

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Simples notes dominicales. — **XXXVII.** 19e Dimanche après la Pentecôte : Le banquet des noces, 273. — **XXXVIII.** 20e Dimanche : Sagesse chrétienne, 274.

Maternité de la Sainte Vierge. — L'enseignement des mosaïques de Ste-Marie-Majeure, 276.

Mois du Rosaire. — II. Ce que doit être le Rosaire, 278.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CII. Le luthéranisme, 279.

SIMPLES NOTES DOMINICALES

(19e Dimanche après la Pentecôte)

XXXVIII

LE BANQUET DES NOCES

Mes frères,

Pourquoi attachons-nous tant d'importance à la liturgie et aux prières liturgiques ?

La liturgie n'est autre chose que l'ensemble des actes et des prières qui constituent le culte public de l'Eglise. La liturgie catholique est donc une fidèle traduction des rapports entre le chrétien et Dieu. Elle nous fournit une règle souveraine pour nos prières particulières. Le culte privé doit en effet se modeler sur le culte public. Ce culte public est revêtu de la majesté de l'infaillibilité accordée à l'Eglise. Ce n'est pas au hasard que ce culte s'est développé au cours des siècles. L'assistance promise par Jésus-Christ à son Eglise joue constamment dans ce domaine. « La règle de la prière, a dit un ancien Père de l'Eglise, est aussi la règle de la foi. » Ce que nous disons à Dieu est l'une des meilleures expressions de ce que nous devons croire.

Prenons comme exemple la collecte de ce dimanche. Elle nous indique admirablement, en sa brièveté, le but que nous poursuivons ici-bas, et les moyens que nous devons employer pour atteindre ce but.

« Dieu tout-puissant et miséricordieux éloignez de nous, dans votre bonté, tout ce qui s'oppose à notre salut, afin que, libres d'esprit et de corps, nous accomplissions ce qui est de votre service avec des cœurs dégagés de toute entrave. »

I. — *La Collecte : La liberté spirituelle*

Cette prière est un véritable modèle de prière liturgique. Remarquez le profond respect avec lequel l'Eglise y parle de Dieu. Deux traits essentiels sont relevés parmi les attributs infinis de la divinité : la toute-puissance et la bonté miséricordieuse. Ce qui nous donne toute confiance en Dieu, c'est ce que l'on a pu résumer en ces trois phrases : *Dieu peut tout, Dieu sait tout,* et *Dieu nous aime.* Sa bonté sans sa toute-puissance ne suffirait pas, et sa toute-puissance sans sa bonté ne pourrait que nous faire trembler. Mais Dieu est amour, et il ne nous demande que notre amour.

Cette oraison rappelle, avec la même clarté, que la demande suprême, le désir souverain, qui doit inspirer toutes nos prières, c'est ce que nous appelons *le salut.* Que de choses dans ce seul mot ! Nous le prononçons trop souvent sans trop réfléchir à tout ce qu'il contient. Le *salut,* c'est notre fin unique, c'est cela seul qui importe, c'est le couronnement de tous nos efforts, c'est ce que Jésus a voulu indiquer quand il a dit : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son âme ? » Ne pas perdre Dieu pour l'éternité, ne pas perdre son âme, ce qui est la même chose que perdre Dieu, voilà ce que nous ne devons jamais, jamais oublier de demander dans nos prières.

Et accessoirement, la collecte nous laisse entendre que tout ce qui nous détourne du salut est, au fond, un esclavage. Elle demande à Dieu que nous soyons « libres d'esprit et de corps ».

Liberté ici-bas, liberté à l'égard des mauvais instincts, des mauvaises passions, des vices de toute nature, liberté morale, liberté de l'esprit, et aussi naturellement liberté du corps, c.-à-d. liberté en face des pouvoirs totalitaires qui violentent les esprits et écrasent les consciences, tout cela est aussi contenu et exprimé dans cette belle prière. Et tel est bien le sens général que doivent sans relâche revêtir nos prières personnelles : confiance sans borne, désir du salut, amour de la liberté.

II. — *L'épître : Revêtir l'homme nouveau*

Dans cette recherche de la liberté spirituelle, nous ne sommes pas abandonnés à nous-mêmes. Nous avons un guide, un chef, un ami, et chacune de nos âmes peut même dire : un *époux.* Vous avez deviné qu'il s'agit de Jésus-Christ.

S. Paul nous apprend à ne pas considérer Jésus-Christ simplement comme un Homme parmi les autres, mais comme l'*Homme nouveau,* l'Homme universel, Celui qui est venu pour vivre en chacun de nous, ne faire qu'un avec chacun de nous et nous unifier tous en Lui. Ecoutez comment cette pensée est exprimée dans l'épître de ce jour :

« Mes frères, soyez renouvelés dans l'esprit de votre intelligence et revêtez-vous de l'homme nouveau, créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité. »

Toute la morale chrétienne est résumée dans cette phrase : il s'agit de nous dépouiller du « vieil homme », selon l'expression consacrée, pour revêtir « le nouveau ».

Il y a deux façons d'être homme : la façon primitive et la façon chrétienne. On est homme selon Adam, on reste dans l'antique humanité quand on ne vit que selon la nature, selon les instincts, selon les désirs de la chair, et c'est la mode païenne. Une hu-

manité livrée aux divisions, aux haines, aux guerres, une humanité qui ne connaît que la force, qui se sert du mensonge, de la ruse, de la violence, pour atteindre ses fins ambitieuses. Pour décrire une telle humanité, hélas ! on n'a pas besoin d'inventer, de faire effort d'imagination, de se référer à un lointain passé, de remonter à des époques révolues de l'histoire ! Il suffit de regarder autour de soi, en notre temps, et de réfléchir sur la condition de l'humanité actuelle ! En quel temps avons-nous vu sévir avec plus de cynisme le mensonge, la propagande de ruse et de duperie, l'empoisonnement systématique des âmes, l'abrutissement bien calculé des foules ? En quel temps le monde a-t-il été plus divisé, plus excité, plus menacé que maintenant ?

Ce que nous appelons « le vieil homme », c'est-à-dire l'homme à l'état de nature déchue, l'homme barbare, l'homme impitoyable l'homme cruel, l'homme sauvage, le progrès de la science semble nous l'avoir donné de nouveau, pour conduire l'humanité aux catastrophes. Lisez et relisez l'épître de ce jour, et vous trouverez que l'unique remède à nos maux est dans l'Evangile, qui nous fera revêtir l' « homme nouveau », la douceur, la sincérité, la justice de Jésus-Christ.

III. — *L'évangile : Les invités défaillants*

Comment se fait-il que ces évidences ne soient pas partagées par tout le monde ? C'est ce que l'évangile du jour nous fait voir. A tous un appel est lancé : un appel pour prendre part au banquet des noces du Fils de Dieu avec la nature humaine. Nous disions tout-à-l'heure que chaque âme peut et doit considérer Jésus comme un *époux*. C'est donc en qualité d'humble épouse, toute confiante et toute aimante, que chaque âme est conviée par Dieu aux noces du Fils. « J'ai préparé mon festin, nous fait dire Dieu, mes bœufs et mes animaux engraissés sont tués, tout est prêt, venez aux noces. »

Mais tous ne veulent pas entendre cet appel. Mystère de l'indépendance humaine, de l'illusion humaine, de la folie humaine. Dieu ne contraint personne. Il veut que nous soyons libres dans notre choix. Et voici ce que produit cette liberté. Il en est, certes, qui entendent l'appel divin, puisque l'évangile nous dit que la salle du festin fut remplie de convives. Mais il en est d'autres qui se laissent attirer par les ambitions immédiates, par les occupations terrestres. Ce sont, dirions-nous, des matérialistes, les uns sans le savoir, les autres parfaitement conscients et obstinés. Ils n'entendent pas l'appel de l'esprit. Ils ne songent pas à leur âme ni à son salut. Jésus, dans son évangile, les décrit tels qu'il les voyait de son temps, tels qu'ils existent encore sous nos yeux : l'un, dit-il, s'en va à sa ferme et l'autre à son négoce. Ceux-là au moins se bornaient à fermer les oreilles de leur cœur. Mais d'autres vont beaucoup plus loin, et cela même en notre temps : « les autres, dit encore notre texte, se saisirent de ses serviteurs — les serviteurs de Dieu — et les tuèrent, après les avoir accablés d'outrages. »

Et cela nous fait penser à ces horreurs trop modernes : les camps de concentration ou l'emploi du sérum de vérité, pour obliger ces serviteurs de Dieu à avouer des crimes qu'ils n'ont ni commis ni pu commettre !

* *

Ces désordres et ces injustices inouïs ne seraient-ils pas la cause secrète de la terreur qui pèse en ce moment sur l'humanité ? Notre évangile semble l'insinuer quand il ajoute : « Lorsque le Roi apprit tout cela, il fut irrité et ayant envoyé ses armées, il extermina ces meurtriers et brûla leur ville. »

On parle sans cesse de paix autour de nous. Il n'y aura de paix véritable que lorsque l'appel de Dieu sera entendu, lorsque l'évangile d'amour sera devenu la loi de tous. Ce n'est pas encore pour demain, mais seulement lorsque nous serons tous au banquet des noces éternelles. Ainsi soit-il.

(20e Dimanche après la Pentecôte)

XXXVIII

SAGESSE CHRÉTIENNE

Mes frères,

De tout temps, les hommes ont eu pour la sagesse du respect, de l'estime, de l'admiration. Ceux qu'on appelait les « sages » étaient vénérés et considérés comme des êtres supérieurs aux autres. Il y a, dans nos Saints Livres, toute une série d'ouvrages qui portent le nom général de Livres Sapientiaux, ce qui veut dire : Livres de la Sagesse. Le roi Salomon avait acquis dans son peuple et auprès des peuples voisins une réputation immense en raison de sa sagesse.

Chez les peuples païens, le culte de la sagesse n'était pas moins fervent et l'on nommait, en Grèce, sept Sages plus éminents que les autres. Il est resté de ce culte de la sagesse certains mots dans toutes les langues, tels que les mots philosophie, philosophes. Un philosophe, cela veut dire, dans l'origine du mot : ami de la sagesse.

Il va sans dire cependant que tous les hommes n'ont pas connu la sagesse de la même manière. S. Paul en particulier oppose fréquemment la sagesse de Dieu à la sagesse des hommes. Il existe une sagesse chrétienne, fondée sur la sagesse de Dieu, et qui est tout autre que la sagesse terrestre.

C'est cette sagesse que nous allons rechercher précisément dans nos textes liturgiques.

I. — *Sagesse et justice de Dieu*

Dès l'*Introït* éclate un trait essentiel de la sagesse chrétienne :

« Tout ce que vous avez fait envers nous, Seigneur, vous l'avez fait par un juste jugement, car nous avons péché contre vous et nous n'avons pas obéi à vos commandements... »

Se reconnaître humblement coupable, savoir que l'on ne peut compter sur ses propres mérites, mais seulement sur la miséricorde infinie de Dieu, c'est l'une des premières attitudes de l'âme quand elle se met en face de Dieu. Approuver par conséquent la justice divine, reconnaître qu'en tout ce qui nous arrive, les jugements divins ne frappent jamais sans raison, se soumettre, se repentir de ses fautes, former le ferme-propos de n'y plus retomber, c'est la première condition pour oser se présenter devant Dieu, et c'est pourquoi cette formule de prière est admirablement placée au seuil de la célébration du sacrifice de la messe.

La collecte du jour poursuit la même pensée. Nous y demandons pardon à Dieu, pour tous nos manquements :

« Laissez-vous fléchir, Seigneur, et accordez à vos fidèles le pardon et la paix, afin qu'ils soient purifiés de toutes leurs fautes et qu'ils vous servent avec un cœur rempli de confiance. »

Le pardon et la paix, ces deux trésors vont ensemble. Pas de paix intérieure véritable pour le coupable qui n'a pas reçu son pardon. Aussi nous ne pouvons nous approcher du saint autel sans avoir la confiance que tous nos péchés nous sont remis et que nous sommes en paix avec le Souverain Juge des consciences. Pensée profondément juste et bienfaisante ; elle nous maintient dans la posture d'humilité et de contrition qui nous convient.

Mais tout cela va s'approfondir et se préciser dans l'épître.

II. — *Où trouver la Sagesse*

S. Paul écrit aux Ephésiens et les invite expressément à cultiver la vraie sagesse :

« Mes frères, dit-il, ayez soin de vous conduire avec prudence, non comme des gens dépourvus de raison, mais comme des sages. »

L'Apôtre s'adresse à un sentiment profondément humain : l'horreur de la folie, de la déraison, le culte de la sagesse. Il sait qu'au fond de tout esprit sincère et droit il existe un idéal, qui est de posséder et de pratiquer la sagesse. La morale, la sainteté ne sont que des formes de la sagesse ; et la plus haute est celle des saints. On peut même dire qu'il n'y a de parfaitement sages que les saints. La sagesse, en effet, c'est la connaissance théorique et pratique de Dieu, de son œuvre, du but de la création, de la fin qu'il a voulu obtenir en créant les hommes, et par conséquent de la voie où nous devons marcher pour réaliser son dessein suprême.

Il n'existe qu'une sagesse absolue, celle de Dieu, et la nôtre ne peut en être qu'une participation lointaine. C'est dans le même sens que Jésus disait un jour à un jeune homme qui l'avait appelé « bon Maître » : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon !»

Toute notre sagesse est donc calquée sur celle de Dieu, dont Jésus est devenu pour nous le miroir vivant. Et S. Paul de nous le rappeler, quand il nous invite « à racheter le temps parce que les jours sont mauvais » : tout comme Jésus, par sa croix, a racheté le monde, les chrétiens, par leur ferveur et leur piété, doivent « racheter le temps », faire équilibre à tout le mal qui déferle sur le monde, et qui fait que « les jours sont mauvais » !

Que de choses il y aurait à dire sur cette pensée, mais je la laisse à vos réflexions.

S. Paul continue : « C'est pourquoi ne soyez pas irréfléchis, mais comprenez bien quelle est la volonté de Dieu. » C'est là, en effet, la vraie sagesse : comprendre ce que Dieu veut de nous, ce qu'il attend de nous, ce qu'il nous commande ou nous inspire.

Et S. Paul signalant les grosses débauches qui déshonoraient le monde païen de son temps : ivrognerie, luxure, formule en ces mots cette sagesse que nous cherchons :

« Remplissez-vous du Saint-Esprit, vous entretenant — c'est-à-dire sanctifiant vos instants — par des psaumes, et des hymnes et des cantiques spirituels, pour rendre grâces sans cesse pour toutes choses à Dieu le Père, au nom de N.-S. Jésus-Christ... »

Ces paroles bien résumées par Bossuet : « Le cœur du chrétien est une fête perpétuelle... » Oui, nous devons vivre dans la paix et dans la joie de Dieu. Nous devons « chanter et psalmodier dans nos cœurs », en un sentiment habituel de gratitude envers Dieu, de reconnaissance pour ses dons, parmi lesquels et au-dessus desquels il faut compter le don de son Fils, Jésus-Christ.

III. — *Jésus, notre Sagesse*

Justement l'évangile nous rappelle une fois de plus le fondement de la confiance que nous avons mise une fois pour toutes en Jésus : le miracle. Il a prouvé qu'il était Fils de Dieu, en nous l'affirmant, mais surtout en le montrant par sa maîtrise des choses.

Voici le récit d'une guérison opérée par Jésus, en Galilée. C'était tout au début de sa vie publique ; il n'avait pas encore manifesté sa toute-puissance par de grands prodiges. Déjà, cependant, il s'était fait connaître par son pouvoir surnaturel et par la sagesse souveraine de sa doctrine. Cette sagesse, pourtant si évidente, risquait de ne pas faire sur les esprits des hommes toute l'impression désirable si le miracle n'était venu la confirmer et pour ainsi dire la contre-signer. Un haut fonctionnaire du roi Hérode avait son fils malade, à Capharnaüm. Il vint, dans sa détresse, prier Jésus de guérir son fils. Jésus répondit à sa prière par une observation que nous devons recueillir car elle traduit bien la mentalité des Juifs de ce temps :

« Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez point ! »

En effet, sans les miracles de Jésus, jamais la foi ne serait née en lui, jamais on ne l'aurait considéré comme le vrai Fils de Dieu, jamais nous n'aurions pu croire à l'immensité de ce don divin : « Dieu a tant aimé le

monde qu'il a donné son Fils pour le sauver ! »

Là-dessus, le père implore de nouveau, et Jésus accomplit le miracle demandé.

* *

Le premier article de la sagesse est de croire que Jésus est bien l'envoyé et le Fils de Dieu. Le second est de nous soumettre à son enseignement, tel qu'il est donné dans l'Evangile et tel qu'il nous est proposé par l'autorité infaillible de l'Eglise qu'il a instituée pour nous conduire.

Cette sagesse en nous, du reste, ne sera pas une simple disposition d'esprit, mais une véritable transformation, un renouvellement profond de tout l'être, une élévation de notre âme au plan supérieur de la grâce, de la filiation adoptive de Dieu, de la possession en nous du Saint-Esprit. « Remplissez-vous du Saint-Esprit » nous a dit S. Paul tout à l'heure, c'est le plus haut souhait que l'on puisse formuler pour des croyants. *Amen.*

MATERNITE DE LA SAINTE VIERGE

(11 octobre)

L'ENSEIGNEMENT DES MOSAIQUES DE SAINTE MARIE-MAJEURE

Mes frères,

Dans la basilique de Ste-Marie-Majeure, à Rome, le pape Sixte III fit élever un arc triomphal à l'entrée du chœur, en souvenir du concile d'Ephèse (431) qui proclama solennellement, à l'enthousiasme du peuple, contre l'enseignement hérétique de Nestorius, la maternité divine de la T. S. Vierge ; Marie pouvait et devait être appelée « *Théotokos,* Mère de Dieu ». Au-dessous du motif central on lit cette inscription : « *Xystus episcopus, sanctæ plebi Dei :* Sixte, évêque, au saint peuple de Dieu », le pape ayant voulu comme mettre en images pour le peuple fidèle le grand dogme de la Maternité divine de Marie.

Nous aimons les images. Regardons quelques-unes de celles que cet arc triomphal place sous nos yeux : *la scène centrale* et *deux scènes latérales.* Elles nous montrent que Marie est la Mère de Dieu, parce que celui qu'elle a mis au monde est le Fils de Dieu qu'ont bien reconnu pour tel ses premiers adorateurs.

I. — *La scène centrale*

Placée au sommet de l'arc, elle représente la Ste Vierge, mais d'une manière emblématique, sous le symbole d'un trône : « le *siège de la Sagesse* », le trône de la gloire du Très-Haut et le trône le plus glorieux de Jésus.

Dans un disque, comme celui de la vision d'Ezéchiel, flanqué des apôtres S. Pierre et S. Paul et des quatre évangélistes, cette mosaïque représente donc un trône vide, trône d'or, incrusté de pierres précieuses et sur lequel se trouvent d'autres emblèmes, ceux du Christ : sa croix appuyée au dossier du siège, et au pied, un diadème et le livre de l'Apocalypse ; c'est donc bien le trône royal du Christ.

Le trône est de toutes les visions de Dieu, chez les prophètes et dans S. Jean. « Il y avait comme l'aspect d'une pierre de saphir en forme de trône » (Ezéch., I, 26) ; « Je vis le Seigneur assis sur un trône haut et élevé » (Isaïe) ; « Je fus ravi en esprit, et voici qu'un trône était dressé dans le ciel », écrit S. Jean (Apoc., IV, 1). Il est donc bien le Fils de Dieu, ce Christ dont les emblèmes occupent ou entourent ce trône : la croix, le diadème, le rouleau de l'Apocalypse.

Mais ce trône vide représente lui-même la T. S. Vierge.

Le trône de Jésus, ce n'est pas seulement le sein du Père ; à l'Incarnation et pendant les mois qui suivirent ce fut le sein de la Bienh. Vierge Marie ; après Noël et pendant les années de l'enfance ce furent les genoux et les bras de la Vierge-Mère ; à la descente de croix, ce fut toujours cette Vierge, la Mère des douleurs, qui le reçut appuyé contre sa poitrine. Il est donc bien, ce trône d'or de la mosaïque, tout incrusté de topazes et de saphirs, l'image de la Vierge Marie. Et c'est elle que Sixte III donnait à contempler au peuple, sous ce symbole du trône royal de Dieu. L'image était plus parlante encore pour les catholiques de cette époque ; on se souvenait que deux ans avant le concile, en 429, le prêtre Proclus, invité par Nestorius à parler dans la cathédrale de Constantinople en la fête de l'Annonciation, avait salué en Marie « le beau et riche siège curule : *pulchra ac decora sella curulis, sancta Dei Genitrix Virgo Maria* », et que Nestorius s'était élevé contre de tels éloges décernés à Celle qu'il fallait nommer, disait-il, Mère de Jésus, mais non Mère de Dieu. A tant de siècles de ces événements ce langage symbolique nous reste intangible, tant de fois nous avons invoqué Notre-Dame « *Siège de la Sagesse* ».

Aussi bien, pour que personne ne s'y trompe, les mosaïques déroulent deux scènes où la Ste Vierge tient le premier rôle : celle de l'Annonciation, à gauche, où la jeune fille de Nazareth, au prononcé de son *Fiat,* conçoit dans son sein le Fils de Dieu ; celle de la Présentation, à droite, où la Vierge-Mère porte dans ses bras la jeune victime qui prélude à son sacrifice ; double légende qui explique l'image centrale. Et l'on se prend à penser aux paroles de S. L.-M. de Montfort (*Traité,* n° 248) :

« C'est le trône de sa miséricorde pour nous, parce que, comme on ne peut approcher de Jésus que par Marie, on ne peut voir Jésus ni lui parler que par l'entremise de Marie. Jésus, qui exauce toujours sa chère Mère, y accorde toujours sa grâce et sa miséricorde aux pauvres pécheurs. *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ.*

C'est le trône de sa libéralité pour Marie, parce que tandis que ce nouvel Adam a demeuré dans ce

vrai paradis terrestre, il a opéré tant de merveilles en cachette, que ni les anges ni les hommes ne le comprennent point ; c'est pourquoi les saints appellent Marie la magnificence de Dieu, *Magnificentia Dei*, comme si Dieu n'était magnifique qu'en Marie, *solum modo ibi magnificus Dominus*.

C'est le trône de sa gloire pour son Père, parce que c'est en Marie que Jésus-Christ a parfaitement calmé son Père, irrité contre les hommes ; qu'il a parfaitement réparé la gloire que le péché lui avait ravie, et que par le sacrifice qu'il y a fait de sa volonté et de lui-même, il lui a donné plus de gloire que jamais ne lui auraient donné tous les sacrifices de l'ancienne Loi et qu'enfin il lui a donné une gloire infinie que jamais encore il n'avait reçue de l'homme ! »

II. — *Deux scènes latérales*

Deux autres épisodes attestent la divinité de Jésus et, par conséquent, la Maternité divine de Marie. Ce sont, à gauche, l'Adoration des Mages, à droite l'adoration d'Afrodisius, le roi d'Egypte. Expliquons-en le sens.

Les Mages, ces princes et ces savants venus de l'Orient, n'en restèrent pas à un hommage de déférence envers le « roi des Juifs ». « Ils entrèrent dans la maison, trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent, puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe » (Mt., II, 11). Qu'était leur foi au départ ? Peut-être imparfaite et vague. Maintenant le voile se déchire et leur hommage est une véritable adoration, celle qui n'est due qu'à Dieu, et que concrète l'offrande de l'encens.

Ainsi, dans le fils de Marie, les Mages ont bien reconnu le Dieu du ciel et de la terre et, du même coup, dans sa mère, la Mère de Dieu.

La scène de droite, l'adoration d'Afrodisius, roi d'Egypte, comporte la même signification malgré son caractère légendaire, et comporte une réponse directe à Nestorius.

Selon cette légende, lors de l'exil en Egypte, Jésus, Marie et Joseph arrivent dans une ville appelée Sotina. Ne connaissant personne, ils gagnent le seuil d'un temple nommé le Capitole de l'Egypte, où chaque jour les honneurs divins étaient rendus à 365 idoles. Et voici que dès l'entrée de Marie avec l'enfant, toutes les statues des faux-dieux tombèrent de leur socle et se brisèrent. Le gouverneur de la ville, Afrodisius, accourut au temple, avec une escorte de soldats. Grand émoi parmi les prêtres. Or, dès son entrée, ayant vu à terre des idoles, il s'approche de Marie et adore l'enfant qu'elle tenait dans ses bras. Se tournant vers ses hommes, il leur dit : « Si cet enfant n'était pas le Dieu de nos dieux, ceux-ci ne seraient pas tombés la face contre terre, ils ne se seraient pas prosternés en sa présence, comme pour témoigner aussi tacitement qu'il était leur Souverain. Maintenant, si nous ne faisions pas prudemment ce que nous voyons que nos dieux ont fait, nous risquerions de nous attirer leur mépris et de mourir tous, comme il advint au Pharaon, roi d'Egypte, qui pour ne s'être rendu à des prodiges pareils, fut englouti dans la mer avec son armée. »

Pourquoi le Pape a-t-il voulu que fût reproduite cette scène ? L'Adoration des Mages est un récit évangélique, tandisque l'adoration d'Afrodisius est pure légende... Mais la scène était parlante pour les contemporains. On savait la parole impie qu'avait dite à Ephèse Nestorius. Arguant de la fuite en Egypte il avait déclaré : « Non, on ne me fera pas adorer quelqu'un qui fuit en Egypte », comme pour dire que si Jésus était vraiment le Fils de Dieu, il avait d'autres moyens d'échapper à Hérode.

La réponse apparaissait frappante : devant le miracle, un chef païen n'avait pas hésité à reconnaître et à adorer dans l'enfant de Marie le Dieu suprême, et Nestorius, un chrétien, refusait son adoration à cet enfant tout-puissant ?

Ainsi cette double adoration montrait au peuple chrétien des païens eux-mêmes, les Mages et Afrodisius, à genoux devant le Jésus de Marie comme devant Dieu. Et puisque l'enfant était Dieu, il n'était pas besoin de savants raisonnements pour conclure que Marie pouvait et devait être appelée la Mère de Dieu, *Sancta Dei Genitrix*.

* *

Mystère profond que cette maternité divine. Sans doute, nous disons chaque jour dans notre prière : « Sainte Marie, Mère de Dieu... ». Nous le disons, comme la chose la plus commune du monde. Mais si un incroyant cherchait à troubler notre foi, peut-être serions-nous embarrassés pour lui répondre. C'est pourquoi je vous ai arrêtés devant ces images que Sixte III proposait aux fidèles du v^e siècle « *sanctæ plebi Dei* ». En quelques scènes elles disent tout.

Oui, malgré sa croix, sa passion et sa mort et ses autres infirmités de notre condition humaine, il est bien Dieu, ce Jésus, qui a pour emblème, un trône royal signe de la Divinité, ce Jésus qu'ont adoré des païens eux-mêmes dans la faiblesse du petit enfant. Et elle est bien sa mère, la mère non seulement d'un homme ou seulement de sa nature humaine — la mère ne met pas au monde une nature mais une personne — celle qui l'a conçu dans son sein à l'Annonciation et porté dans ses bras à la Présentation, qui a été sur la terre un trône vivant : *pulchra ac decora sella curulis*. Elle doit donc être appelée : Mère de Dieu.

C'est son titre de première grandeur, celui qui lui a valu toutes ses grâces, tous ses privilèges, toute sa gloire, celui que nous lui redisons sans cesse : « Sainte Marie, Mère de Dieu ». Et c'est le titre de notre confiance : la Mère de Dieu est notre Mère, la Toute-Puissance et l'infinie Bonté sont, pour ainsi dire, à sa disposition, pour notre bonheur et notre salut. Ainsi soit-il.

MOIS DU ROSAIRE

II

CE QUE DOIT ÊTRE LE ROSAIRE

(Prière, Méditation, Vie)

Mes frères,

Une question doit se poser à notre esprit : Qu'y a-t-il donc dans le rosaire pour que les meilleurs, les plus qualifiés, le ciel lui-même y attachent une telle importance ? De telles autorités unanimes méritent sans doute une attention particulière.

Eh bien oui ! si beaucoup ne pratiquent pas le chapelet, c'est qu'ils ne se font pas une idée exacte de sa valeur de sanctification. Ils n'y ont jamais vu qu'une récitation machinale et souvent paresseuse d'*Ave Maria*. Dans ces conditions, comment l'auraient-ils en haute estime ?

Or, le rosaire est autre chose. Ce qui fait son prix c'est qu'il est à la fois prière, méditation et vie : il doit être tout ensemble *rosaire récité, rosaire médité, rosaire vécu.*

I. — *Réciter le Rosaire*

L'expression : « réciter le rosaire » sonne mal aujourd'hui à quelques oreilles. Elle donne à penser qu'il s'agit de débiter des paroles sans âme, et rien n'est si monotone qu'une récitation.

Mais pourquoi s'arrêter au sens péjoratif du mot ? Réciter signifie : dire ce que l'on sait par cœur. Le mot n'est donc pas si mal choisi, puisqu'un des grands avantages du rosaire, c'est qu'il est une prière simple dont on sait de mémoire les formules qui la composent. L'Eglise, au début du bréviaire, fait demander la grâce de « *réciter* cet office » avec modestie, attention et dévotion. Signe qu'une récitation peut être bien faite.

En tout cas, le mot ne fait rien à la chose. Réciter son rosaire c'est dire son rosaire ou « *faire* son rosaire », comme on « fait sa prière ».

Et voilà le premier et déjà immense avantage du rosaire même simplement récité : il assure, dans la vie chrétienne, le grand devoir trop négligé de la prière.

Déjà N.-S. le reprochait à ses apôtres : « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom : demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite » (Jo., XVI, 24).

Mais, aujourd'hui, c'est chose généralisée. Il est remarquable que la Ste Vierge nous adresse ce même reproche. Rappelez-vous Pontmain : elle dit aux petits voyants, comme si elle était lasse de le répéter : « mais, priez mes enfants ! »

Et pourtant la prière est essentielle à la vie chrétienne. On l'a nommée la respiration de l'âme. Il n'est pas étonnant que tant de chrétiens meurent à leur vie surnaturelle par le péché ; ils ne prient pas, ils périssent d'asphyxie.

N.-S. l'a enseigné avec insistance : « Il faut prier... ; veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation... ; on ne triomphe du démon que par la prière et la mortification. » Si bien que S. Alphonse répétait comme un axiome : « Qui prie se sauve, qui ne prie pas se damne. »

Aussi prenons garde de faire peu de cas du rosaire, même simplement récité, de le regarder comme vain patenôtre. Même à ce premier degré, il est grande chose : il facilite le devoir primordial de la prière ; et de la prière selon l'ordre voulu par Dieu, puisqu'il est la prière à Marie. Et Dieu en a ainsi décidé que nous ayons tout par Marie.

Aimons donc de dire notre chapelet. Nous ne savons que dire à Dieu, quoi lui demander, de quoi nous entretenir avec lui ? Mais tout est magnifiquement contenu dans le *Notre Père* et le *Je vous salue, Marie !*

II. — *Méditer le Rosaire*

Avec cette méditation nous montons d'un degré. Déjà nécessaire pour le gain des indulgences du rosaire, — ce qui n'est pas négligeable, quand on songe aux terribles expiations de nos péchés accumulés, — la méditation des mystères est un grand moyen de sanctification, qui vient renforcer sa valeur de prière.

Toute prière demande recueillement, attention, ferveur qui favorisent l'union à Dieu. Autrement, il n'y aurait plus prière, œuvre de l'esprit et du cœur, mais simple murmure des lèvres.

Le rosaire a ce caractère et cet avantage de comprendre et de faciliter l'union à Dieu par le regard de l'esprit et l'attention du cœur sur les mystères ou événements de la vie de Jésus et de Marie. Tandis que les grains du chapelet passent entre nos doigts et que nos lèvres murmurent les *Ave,* notre pensée suit le déroulement de la vie de Jésus et de Marie, le cœur s'émeut à ces souvenirs, la volonté se trouve entraînée par ces exemples. Et répété chaque jour, cet exercice nous établit habituellement dans notre atmosphère, celle des maximes de l'Evangile vécues par Jésus avant d'être enseignées.

Il n'est meilleure leçon que celle de l'exemple. La méditation des mystères du rosaire nous replonge dans un climat chrétien qui nous purifie des miasmes respirés à longueur de journées.

Il se fait, à la longue, plus d'un travail de désintoxication. De passer quelques semaines dans l'air vif des montagnes ou, au vent du large, sur le bord de la mer nous redonne santé et vigueur physiques. Pareillement de respirer sur les hauteurs où vécurent Jésus et Marie nous trempe spirituellement pour notre vie morale.

Et c'est un exercice à la portée de tous. La méditation n'est pas domaine fermé à la foule et réservé aux grands esprits ou aux saintes moniales. Tout homme réfléchit médite, conclut dans les affaires humaines; tout homme est capable du même effort pour les affaires de son âme ; tout chrétien le peut

ici, surtout qu'il s'agit de choses spirituelles. mais vécues par Jésus et Marie.

« La terre est désolée d'une grande désolation, dit le prophète, parce que personne ne réfléchit dans son cœur. » Ste Thérèse faisait la même constatation et proposait le remède en assurant le salut à qui ferait dix minutes de méditation par jour. Avec le rosaire nous avons le remède, à la disposition de tous, même du plus humble chrétien.

III. — *Pratiquer le rosaire*

Méditer le rosaire mène naturellement à le vivre : degré suprême de cette dévotion.

Ste Jeanne de France, la sainte des dix plaisirs ou dix vertus évangéliques de la Ste Vierge, avait composé à son usage et à celui de ses religieuses un dizain d'*Ave* en l'honneur de ces dix principales vertus de Notre-Dame. Et elle disait à ses filles : « Il est bon de porter les dix *Ave Maria* à l'honneur de la Vierge, il est mieux de les réciter, mais il importe surtout de les faire passer dans la conduite de sa vie. »

Il faut dire la même chose des quinze dizaines de notre rosaire.

Notre vie ne sera pas un décalque de celle de Jésus et de Marie. Ne nous attendons ni à des messages d'archanges, ni à des martyres sanglants comme la flagellation ou le couronnement d'épines, ni à des triomphes comme l'Ascension et l'Assomption. Chacun a sa vocation et sa destinée.

Mais l'imitation des vertus s'inspire de l'esprit qui anime et qui guide les actions. Elle est assimilation de la mentalité, des dispositions intérieures, des intentions. S. Paul le dit : « Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus » (Phil., II, 3).

Un peintre n'est pas l'imitateur de son maître parce qu'il traite les mêmes sujets, mais parce qu'il apporte dans ses œuvres la même manière, le même coloris, le même éclairage. Ainsi de notre vie : dans ses événements, petits ou grands, nous nous inspirerons de l'esprit de Jésus et de Marie.

Francis Jammes a intitulé un de ses romans *Le Rosaire au soleil*. C'est l'histoire de la vocation religieuse d'une jeune fille ; et les trois parties du roman ont pour titre les mystères : joyeux, douloureux, glorieux.

Ainsi se partage la vie de Jésus et de Marie, ainsi se dessine l'histoire de cette vocation, ainsi se compose toute vie chrétienne :

« Tout chrétien, nous dit le cher poète, imite l'Ecriture Sainte. Nul acte de notre vie qui ne s'adapte à l'un des mystères. Il y a des joies, des douleurs et des triomphes à la mesure de chacun de nous ; une ressemblance entre l'étoile qui brille à la Nativité sur la crèche et la chandelle qui tremble au berceau d'un petit pauvre ; une relation entre le fardeau que soutient péniblement un père, qui gagne ainsi le pain de sa famille et la charge sacrée de Notre-Seigneur, lorsqu'il vient de nourrir de sa chair les siens et les a abreuvés de son sang ; un rapport encore entre le baiser que dépose l'homme sur le front d'une sainte mère et la couronne dont la Vierge au ciel est dotée par son Fils bien-aimé. »

Faisons de notre vie *un Rosaire au soleil*, un rosaire du Christ revivant dans ses disciples et de la Vierge revivant dans ses enfants. L'expression : « faire son chapelet » aura alors tout son sens.

S. L.-M. de Montfort chantait :

Oh ! conseil salutaire ! — Oh ! l'excellent secret ! — *Pour devenir parfait — Par jour dire un rosaire*..

Pour monter à la vie éternelle, il nous faut d'abord la grâce du bon Dieu qui ne s'obtient normalement que par la prière : « Sans moi vous ne pouvez rien faire », et le chapelet sous nos doigts c'est la prière s'élevant facilement à tout moment libre, dans le recueillement de l'église ou dans le brouhaha de la foule.

Pour monter à la vie éternelle, il nous faut l'esprit de foi : « *Justus ex fide vivit* », nous imprégner de l'esprit de l'Evangile, penser selon ses maximes et non selon l'esprit du monde, et le chapelet c'est l'Evangile résumé et portatif et toujours ouvert sous nos yeux.

Pour monter à la vie éternelle, il nous faut enfin suivre Notre-Seigneur qui est la voie, imiter Celui qui nous a donné l'exemple, être de ceux qui entendent et mettent en pratique sa parole, et notre chapelet nous y entraîne avec toute la force de l'exemple.

Soyons fidèles au rosaire, alors nous ferons, nous-mêmes, l'expérience de tout ce que nous en disent les saints. Ainsi soit-il.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CII

LE LUTHÉRANISME

Quel est donc le principe fondamental du luthéranisme ? — C'est la justification par la foi au Christ, sans les œuvres :

1° La Sainte Ecriture est la source infaillible et unique de la foi et chacun l'explique à sa façon, d'où cette multiplicité des sectes protestantes : « *Tot capita, tot sensus* », c'est la doctrine du libre examen.

2° L'Eglise est invisible et sans hiérarchie, donc pas de sacerdoce.

3° L'homme est devenu, depuis la chute originelle, comme un mauvais arbre. Il ne peut plus vouloir que le mal. Dès lors, Luther en arrive à nier le libre arbitre.

4° Seuls les prédestinés auront part à la félicité du ciel.

5° Il n'y a que deux sacrements : le baptême et la communion. Luther enseigne la présence réelle, mais en ce sens que le corps de J.-C. peut être présent dans l'hostie, dans et avec le pain, au moment même de la communion, mais sans la Transsubstantion. — Voilà, pour le dogme, les points essentiels.

Quant à la *Morale*, elle est simplifiée. En niant le libre arbitre, Luther fut amené à prétendre que les actes humains sont chose indifférente. Que l'homme pèche, cela importe peu, pourvu qu'il ait la foi : « *pecca fortiter sed crede fortius* ». Voyez les conséquences : vous avez un tempérament porté à la colère, à la sensualité, à l'ivresse, suivez-le et dites comme Henri Heine : « Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent ; à nous les parfums, le champagne et les danses des nymphes souriantes ; profitons-en avant qu'il ne soit trop tard ». Luther écrit de la Wartburg à Mélanchton, le 1er août 1521 : « Il faut même pécher tant que nous vivons afin que s'applique mieux en nous la justice du Christ. Il nous suffit de